

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 68 (1929)
Heft: 2

Artikel: Sous la carre
Autor: Ozaire, Pierre
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-222364>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Tout alla bien en effet pour lui pendant trois ans. Il recevait toutes les politesses, tous les compliments. Il n'avait qu'à cligner de l'œil pour être compris et obéi. C'était tout plaisir.

En vérité, il fait tant bon royaumer, se trouver, faute de comparaison, le plus beau, le plus intelligent, le plus apprécié d'une compagnie. Pardine ! Quand on est seul, ce n'est pas malin !

Mais gare la concurrence !
Elle arriva bientôt.

Avec les années, mon brave coq se fit vieux. Il lui prit des rhumatismes. Sa tignasse commença à partir, et le peu qui restait n'avait plus l'air de rien. La nuque s'était pelée, les jambes brelanchaient, les yeux voyaient gris, le panache de la queue sentait l'hiver, la crête n'était plus rouge, la tenue n'était plus rien, l'entrain se faisait rare, tout, en vérité, allait de gangoué, jusqu'au gosier qui refusait le service. Aussi, adieu les beaux chants de retraite le soir, et les jolis appels de la diane au matin ! Plus de sonores réponses au coq du syndic ! Le timbre était fêlé ; les beaux jours envolés ; mon pauvre coq était tout dépouillu.

Aussi je me dis l'autre jour : « Jean-Louis, il te faut un nouveau coq. Tu iras à la foire de Châtel et tu tâcheras d'en trouver un. »

Bon ! Je fais mon affaire : pour 3 francs 50 centimes et une chopine, j'en ai trouvé un tout beau d'un Fribourgeois, d'un dzozet d'Attalens.

De suite, en revenant, je le lâche dans le poulailler. Attention, ici ! Mon père, est-il possible ! quel commerce et quelle comédie !

Oh ! pour celui-ci, c'était un tout fin' merle. Avec ça, qu'il était beau, de bonne tenue et avec un plumage extra-propre et luisant.

De suite, en entrant au poulailler, il s'est secoué ; il a ouvert de grands yeux ; il a regardé de droite et de gauche, en poussant des petits cris qui montraient sans doute qu'il avait compris l'affaire.

Comme le vieux roupillait dans un coin, voilà le jeune qui se met de suite à faire la causette avec ces dames, qui viennent une à une regarder son panache et tendre l'oreille à ses propos. Elles sont bientôt toutes là. Alors, il leur parle du canton de Fribourg, des fricots d'Attalens, de ses cousines de par là-haut. Il leur conte des goguinettes, dit un mot à celle-ci, un mot à celle-là, sans oublier surtout les vieilles. Il leur émette des chiquets de pain sec ; il leur retourne des cailloux, leur attrape des mouches, avec des jolis airs gracieux. C'étaient des roucoulées et des cotters à n'en pas finir.

Et toutes ces pucines n'en revenaient pas.

Tout nouveau, tout beau. C'est clair ! Aussi chacune voulait l'entendre, s'empressait autour de lui, pour lui dire un petit secret ou pour lui montrer les bons coins. Toutes jacassaient, pirottaient, se poussaient, se picotaient comme des folles. Au bout d'une demi-heure, il y eut de rudes jalouises.

Mon père, quand j'y pense ! ce qu'il faut pourtant peu de chose, dans ce monde, pour tourner la tête et le cœur à certaines créatures : une calomnie d'un côté, une flatterie de l'autre, ici un peu de dépit, là le grand malheur de n'être plus jeune, en un mot, — pour les petits esprits, — quelques plumes de plus ou de moins, et les voilà partis, collés, emballés, jusqu'à ce que, demain, un autre les dégomme.

Et voilà la vie ! Pauvre monde que le nôtre, où le haut du pavé est trop souvent, chez nous, non pas à celui qui a le plus d'intelligence, de valeur, ou de caractère, mais à celui qui aura le plus de toupet, de ruse ou de capitaux !

Les plus braves sont vite oubliés, au moins ; il ne faut pas se le dissimuler.

Aussi, comme mon dzozet ne se tenait pas de plaisir, voici qu'il pousse un cri de joie.

Oui, mais voilà le vieux qui se réveille en sursaut. Il lève la tête, se secoue, ouvre son meilleur œil, voit l'affaire, aperçoit l'ennemi, comprend son malheur et sent une dernière goutte de sang lui courir dans les veines et lui sauter à la gar-

guette. Il se dresse sur ses pattes de vétéran, guigne en avant, de côté, avec des airs sinistres et en se disant :

« Qui est celui-ci ? Quel est ce gaillard ? Que fais-tu chez moi ?... Viendrais-tu, par hasard, troubler mon ménage ? Oh ! oh ! oh ! attends, mon petit ! Veille-toi ta brûlée ! »

Et, en avant, le cou tendu, les ailes en folie, il lui court dessus, lui tombe sur le flanc, avec toute sa colère et aussi tous ses rhumatismes. L'autre, qui a vu venir le coup de temps, riposte. Crin ! crach ! griffes en avant et becs en l'air ! Hardi ! tous les coups des coups ! De ma vie, quelle distribution. Tantôt ils s'attrapent la crête, le cou, la queue, tantôt ils s'élançaien, se griffaient le poitrail ; puis, — de puissants moments, pendant que toutes les poules épouaillées faisaient le cercle sans piper le mot, — mes deux coqs se regardaient la tête en bas, le cou tendu en avant, comme s'ils se disaient, le poing en l'air :

— Redis-le voir devant le monde !

Et puis, — fredin ! fredah ! — ils recommandaient.

Cette empoignée a bien duré une bonne demi-heure. Quand le pauvre vétéran a senti que c'était lui qui recevait la remoufflée et que ses pucines lui faisaient compagnie, il s'est dit :

« Ah ! coquin ! coquines ! poison de rhumatismes !... Ah ! C'est comme ça ! Eh bien, rave ! je m'en vais ! »

Et, clopin clopant, vingt plumes de moins, la crête en sang, mon brave vieux quitte la place et s'en va... Où ?

Je ne l'aurais jamais cru. Ne va-t-il pas s'aguiller, pendant huit jours de suite, sans boire ni manger, sur un perchoir, au fin fond du poulailler !

J'ai eu beau l'appeler pour lui tendre quelque chose : rien n'y a fait. Il s'était mis dans la tête de crever de faim plutôt que de fraterniser avec ce Fribourgeois. Il lui faisait un œil terrible, tout rouge de colère et de jalouse, si bien que mon pauvre coq, après avoir tenu pendant une semaine sur son bâton, en est tombé raide mort, un beau matin, tué par le chagrin.

Quand j'ai vu ça, franchement, ça m'a remué le côté gauche, et je me suis dit : « Eh bien, respect pour toi ! pour un bon coq, tu en étais un ! »

Alfred Ceresole.

SOCIETE DE JEUNESSE D'YVORNE

(Suite)

Du 15 mars 1873

Présidence du citoyen L. D.
Ont été ballotés et « cérémentés » les citoyens X. X....

Du 2 décembre 1876

Présidence du citoyen L. T.

Il a été décidé de danser à l'unanimité. Il a été décidé d'engager une *musique de bal en cuivre* et de désigner T. L. et B. L. pour vérifier les filles.

Bu 4 pots.

Du 24 février 1877

Présidence du citoyen T. L. de P. L.

L'assemblée est convoquée pour 7 h. Sans absence.

Dans cette assemblée, il a été décidé de rejeter du sein de la société le citoyen X pour mauvaise conduite et finance (sic), (signé) greffe de jeunesse.

Du 20 juillet 1878

Présidence du citoyen T. L.

Dans cette assemblée, la commission des comptes a donné son rapport. Il a été accepté. Il reste en caisse fr. 30.90 ct. Il a été bu 4 litres à cet examen des comptes.

Il a aussi été réélu un nouveau secrétaire en remplacement du précédent qui a été reconnu inexact.

En dernier lieu, il a été décidé qu'il faudrait que le secrétaire et le président signent dorénavant les verbaux.

Bu 12 litres 1/2.

Du 14 décembre 1878

Présidence du citoyen T. L.

Le président fait connaître que le citoyen X. a subi sa peine prévue à l'art 3.

Il demande s'il faut suivre.

L'assemblée le trace à la pluralité des voix.

Du 12 janvier 1879

Dans cette assemblée, se présente le citoyen H. P. qui offre à la jeunesse à l'occasion de son mariage, un setier et en souvenir de son célébration 3 litres, cela sans provocation ni contrainte.

Du 24 mai 1879

Présidence du citoyen T. L.

Dans cette séance, les membres qui ont été délégués à Vevey à la fonderie Roy ont donné le rapport suivant de leur mission :

« Le fondeur achètera la matière de nos deux canons actuels à raison de fr. 1.25 le kilo.

« Deux pièces en bronze devront être payées 160 fr.

« Deux de fonte reviendront à 80 francs. »

La décision est prise d'acheter les 2 pièces de fonte comme étant à un bas prix tout en étant suffisantes pour la société.

Décidé de suspendre X et Y pour défaut de paiement. Ces membres n'auront plus de rapports avec la jeunesse jusqu'à ce qu'ils aient soldé leurs comptes.

Ensuite de sa demande, la société a autorisé le boursier de faire réparer la « bouteille » et la « cocasse ». Ainsi que de changer de peau à un tambour.

Du 21 avril 1881

Présidence du citoyen H. T.

Le citoyen H. M. nous offre à titre de présent à l'occasion de son mariage et afin de boire à sa santé et à celle de sa future moitié : 4 setiers et 30 fr. Cela sans provocation ni contrainte.

Du 31 décembre 1882

Présidence du citoyen H. T.

Les sociétaires tirent au sort qui leur désigneront les personnes du beau sexe qu'ils auront à s'inscrire de présenter au bal.

Bu 13 litres.
(A suivre).

Alph. Mex.

SOUZ LA CARRE

N Oi, qui suis d'un naturel paisible et doux ; moi, qui ne chercherais pas seulement rogne à un tavan, pas même un Allemand, j'ai failli dépendre les portes du Ciel et effondrer le plafond de l'enfer !

Faut-il pas que, l'autre jour, je suis obligé d'aller chercher un renseignement chez Siméon Vannet, le syndic de Courgeret. Je le connais depuis longtemps et je me réjouissais de le revoir, me souvenant de son aimable réception la dernière fois que le hasard m'avait fait tomber chez lui, par un beau dimanche après-midi de décembre. Je revoyais la grande cuisine, propre comme un oignon ; je repensais à l'excellent nouveau que nous avions dégusté en mangeant des noix. Quelles étaient bonnes, les noix à Monsieur le syndic, comme dit la femme de Jean ! Bref, je me réjouissais de revoir cette demeure hôtelière et ses hôtes affables ; aussi, je hâtais le pas pour y arriver plus tôt.

Le temps, par exemple, ne riait pas, il était plutôt disposé à pleurer, et, il se mit effectivement à pleuvoir pour tout de bon.

J'arrive donc avec la pluie chez Siméon dans le verger, une lessive a voulu essayer de sécher, je vois des draps qui se replient sur eux-mêmes, comme par enchantement, des bras nus qui s'agitent, des jambes alertes qui trottent sous des cotillons retroussés ; c'est le sauve qui peut de la lessive à moitié sèche ! Cela me fait perdre un peu de ma belle assurance, et, je me dis que j'arriverais un peu mal à propos ; mais ce n'est pas à la lessive que j'en veux, c'est au syndic, et, je suppose qu'il ne s'occupe pas du linge !

Je m'approche donc de madame la syndique qui arrive justement du verger, avec une brassée de linge ; et, après le salut d'usage, je lui demande si je pouvais voir le syndic.

— Ah oui ! Vous tombez bien ! Je ne sais même pas où il est mon syndic d'homme ! Il est bien sûr par le village !

— Où pensez-vous que je puisse le trouver ? J'irai le rejoindre.

— Rien de ça ! Il y a assez longtemps qu'il se traîne par voie et par chemin, il n'a qu'à se

rentrer ! — Emile ! vas chercher le père ! Tu diras qu'un monsieur l'attend, un monsieur de la ville !

Emile, garçon de 13 à 14 ans part, au galop, en exploration par le village, pour tâcher de découvrir et de ramener Siméon à la maison. A l'allure dont il file s'acquitter de sa commission, on devine qu'il n'est pas fâché de fuir un moment la mauvaise humeur maternelle !

— Entrez, Monsieur et attendez le là ; c'est une honte, pour un syndic d'être toujours par les chemins ! Il savait bien sûr que vous deviez venir et il vous attend à la pinte ; mais il n'a qu'à se rentrer et un peu vite ! Il ne manquerait plus que ça que vous alliez encore me le dérouter un jour de lessive !

— Oh ! Madame, je ne m'arrêterai pas, je n'ai qu'un renseignement à lui demander et je ne vous pas vous déranger.

— Ouais ! ouais ! on ne vient pas chez les gens quand ils ont la lessive ! surtout qu'on sait bien que les hommes ne sont pas à la maison ce jour là ; ils ont bien trop peur de donner un coup de main !

— Mais, Madame, les hommes ne sont bons à rien pour aider un jour de lessive ; ils ne feront rien qui vaille !

— Ah ! pour sûr ! que ce sont des bons à tout, des propres à rien, et les syndics tout comme les autres ! Voilà le bouëbe qui revient tout seul, où diable a-t-il bien pu aller, cette poison d'homme ? Pour sûr qu'il est allé à votre rencontre ; il a tous les trucs pour se tirer des pieds de la maison quand on a besoin de lui !

— Mais non, madame, Mr Vannet ne savait pas du tout que je viendrais cet après-midi, il ne s'attend absolument pas à ma visite.

— C'est pas la peine de me raconter des bâioules ; je connais mon homme mieux que vous ; je sais bien que tous les hommes sont des roûtes, des poisons ; ils se tiennent tous par la main pour faire endêver les femmes et vous ne valez pas mieux que les autres !

— Où est-il, ton père ?

— Il paraît qu'il est parti en auto, avec le ministre et sa femme ; c'est Monsieur Brochet le cafetier qui me l'a dit !

— Parti en auto ! Sans col ! Avec le ministre ! Avec des pantalons tout râpés au derrière ! Une chemise sale ! Un gilet raccommodé et la femme au ministre ! Oh ! ces hommes ! On les pilerait, ne m'en parlez pas ! ils vous font honte à la vergogne ! Le meilleur ne vaut pas la corde pour le pendre ! Vous entendez Monsieur ? ! Courez-y après, il est parti en auto avec le ministre !

Et, là dessus, superbe, les mains sur les hanches, Mme la syndique me tourna le dos et sortit d'un air majestueux, me plantant au milieu de la cuisine.

Je filai, sans rien dire, jugeant que la carre avait assez duré et je pensais : « Elles étaient bonnes les noix à Monsieur le syndic ! Mais pas sa femme ! »

Un conseil d'ami : « N'allez jamais chez un syndic quand sa femme a la lessive ! »

Pierre Ozaire.



8 LES BRUITS QUI COURRENT

Cette arrivée, par un train du soir, passa inaperçue. Seuls, le pasteur et sa femme étaient à la gare pour accueillir la voyageuse et ses enfants. Et ce fut un revoir fort triste. Ah ! être partie, jadis, rayonnante, riche d'espoir et de bonheur, dans la joie exquise d'un amour heureux, et revenir, quinze ans après, pauvre, en grand deuil, timidement, presque en secret, avec ce sentiment d'humiliation que donne la non-réussite et qu'accentue encore la compassion d'autrui. Dès ses premiers pas hors du wagon, le passé ressuscitait autour d'elle, rendu plus impressionnant encore par le regret. C'était

cette avenue de la Gare qu'elle revoyait telle que jadis, peu éclairée avec des recoins d'ombre, des jardins, des hôtels, des magasins, des villas qui, tous, lui rappelaient quelque moment de son enfance, quelque minute heureuse de sa jeunesse. Pas une porte qu'elle ne connaît, pas une fenêtre qu'elle n'a vue, encadrant quelque silhouette familière, pas une boutique où elle n'a bavardé et ri, du bon rire d'autrefois. Sans se tromper, elle eût pu dire le nombre des réverbères qui se suivaient, égrenés parcimonieusement des deux côtés de la route. Enfant, elle les avait plus d'une fois comptés, et aussi les poteaux télégraphiques, et aussi les marronniers, et même les cheminées sur l'Hôtel des Alpes.

De tout cela, rien n'était changé, pas plus que les maisons du Vieux-Bourg n'avaient rajeuni. Elles apparaissaient, ces maisons, comme d'anciennes connaissances un peu étonnées de la voir passer et qui semblaient se pencher pour lui dire : « Tu reviens seule ! Vous étiez partis à deux ! Où est celui qui t'emmène ? » Et, peut-être, la trouvaient-elles très vieille dans ses vêtements noirs, sous son voile de veuve ?

Le pasteur aurait désiré que Mme Charlon passât la première nuit à la cure. Il craignait pour elle la tristesse de l'arrivée dans la maison étrangère, un peu lugubre, froide en cette nuit d'hiver. Mais Laure remercia sans accepter.

— Que ce soit demain ou aujourd'hui, monsieur le pasteur, il faudra quand même me décliner à rentrer chez moi. Autant le faire tout de suite. Et combien de gens n'ont pas de «chez soi». Je n'ose me plaindre. Vous êtes si bon pour moi.

Tous ensemble, ils suivirent la rue du Vieux-Bourg. Laure reconnut son logis sans qu'on le lui indiquât.

— Voyez, enfants, dit-elle aux petits, c'est là-bas, cette maison brune avec un réverbère à l'angle, c'est la « maison d'en face ». Et de l'autre côté de la rue, c'est l'habitation du syndic. N'est-ce pas M. le pasteur ?

On sentait, sous cet enjouement, une grande envie de pleurer, et la voix devenait dure en voulant être ferme. A l'entrée de la maison, le pasteur fouilla dans sa poche pour y prendre une boîte d'allumettes.

— L'escalier est un peu sombre, dit-il. Mais la fillette avait poussé la porte.

— Oh ! s'écria-t-elle, c'est éclairé, monsieur le pasteur. Regarde, André, la drôle de lanterne.

Le garçon s'étonna :

— Pour sûr. Je n'en ai jamais vu de semblable.

— C'est un falot-tempête, expliqua vaguement le ministre.

Et il partit en tête pour ouvrir le logis. Contre son attente la température y était douce, le poêle de *catelles* ronronnait en conscience, dans l'angle de la plus grande pièce. Une lampe brûlait sur une table. Les meubles étaient en place, les lits montés et garnis. Jeanne, venue dans la journée, avait combiné un arrangement provisoire, à la bonne franquette, mais qui donnait à l'appartement une apparence de *home* où l'on est attendu. Laure eut ainsi, dès l'entrée, l'impression d'un retour « chez soi », comme si elle l'avait quitté quelques semaines auparavant pour un voyage.

— Mais, c'est délicieux, fit-elle, en regardant les papiers clairs et les boiseries repeintes. C'est beaucoup plus gai que je ne le supposais. Comme je vous remercie, M. le pasteur, et vous, madame.

— Non, non, ni l'un, ni l'autre. Rendons à César ce qui est à César et au syndic ce qui vient du syndic. Toutes ces améliorations sont ses œuvres, et la mise en ordre est de Jeanne, assurément...

— Elle vit encore.

— Certes, et toujours vaillante.

— Quel bonheur ! Je craignais tant d'être seule.

Et regardant encore autour d'elle, madame Charlon répéta :

— Vraiment, c'est délicieux.

Les enfants renchériront. André, un blondin de huit ans, tapait dans ses mains, et Rose

blonde aussi, mais de trois ans plus âgée, naturellement plus sérieuse et déjà préoccupée des solutions pratiques, demanda :

— Ce sera ton atelier, ici, pas maman ?

Laure sourit.

— Probablement.

Et prise soudain d'une inquiétude, elle ajouta :

— Pourvu que le travail vienne.

Alors, gravement, avec une conviction absolue, le pasteur conclut :

— Dieu y pourvoira. A chaque jour suffit sa peine.

Et il cita, sans pédanterie, le verset évangélique où il est parlé des « lys des champs qui ne sèment ni ne travaillent » et sont pourtant plus richement vêtus que Salomon dans sa gloire.

(A suivre.)

P. Amiguet.

La joie d'être mangé. — Le professeur Malinowski, qui vient d'être nommé titulaire de la chaire d'anthropologie à Londres, fut amené, durant un de ses séjours en Nouvelle-Guinée, à faire une enquête chez les Cannibales.

Avant questionné certains d'entre eux sur les sentiments de la victime devant... la broche, on lui répondit : « La victime est un invité d'honneur, il est enchanté, il se voit l'objet du plus grand hommage et sait qu'il va séjourner dans nos intérieurs, qui sont le foyer du sentiment. »

Dédaigneux de ces honneurs suprêmes, le professeur, qui s'est soustrait à la gourmandise des anthropophages, raconte volontiers ce souvenir.

N'oubliez pas que vous pouvez payer votre abonnement en versant la somme de 6 francs au compte de chèques II. 1160.

N'IMPORTE QUOI

concernant

la

MUSIQUE

et le THEATRE,

vous l'obtiendrez rapidement

chez

FOETISCH
FRÈRES
S. A.

Maison fondée en 1804

La plus importante Maison de Musique
de la Suisse romande

Pour la rédaction :
J. BRON, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.



POUR OBTENIR DES MEUBLES

de qualité supérieure, d'un goût parfait, aux prix les plus modestes.

Adresses-vous en toute confiance à la fabrique exclusivement suisse

MEUBLES PERRENOUD

SUCCURSALE DE LAUSANNE : Pépinet-Gd-Pont

S. Geismar

Chapellerie. Chemiserie.

Confection pour ouvriers.

Bonneterie. Casquettes.

Place du Tunnel 2 et 3. LAUSANNE

VERMOUTH CINZANO

Un Vermouth, c'est quelconque,
un Cinzano c'est bien plus sûr.

P. POUILLOT, agent général. LAUSANNE

Demandez un

Centherbes Crespi

l'apéritif par excellence.